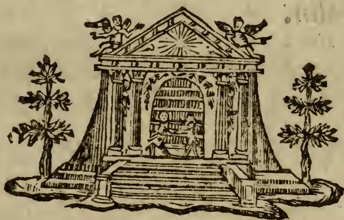
LE
TONNELIER,
OPÉRA-COMIQUE
MÊLÉ D'ARIETTES.

Représenté par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mars 1765, & à Bruxelles le 20 Avril 1767.

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.

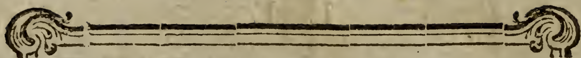


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege.



ACTEURS.

MARTIN, *Tonnelier.*

FANCHETTE, *jeune payſanne pupille, aimée de Martin, & amoureuſe de Colin.*

COLIN, *jeune Milicien réformé, Garçon Tonnelier chez Martin, & amoureux de Fanchette.*

SEP, *Vigneron du voiſinage.*

GERVAIS, *Meunier du Village, oncle de Colin.*

La Scene eſt au Village, dans la boutique de Martin.

L'action commence ſur les deux heures après midi; elle dure environ huit heures.

La Piece eſt un mêlange de l'ancien & du nouveau genre.



LE TONNELIER,

OPÉRA-COMIQUE.



SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une boutique de Tonnelier. Au fond, ſur un des côtés, la porte de la rue ; du côté oppoſé, la porte d'une chambre ; ſur le devant de la Scene, & à gauche des Acteurs, une colombe ; plus haut, un tonneau ; à droite, un chevalet ; & dans la couliſſe, un cuvier qui eſt à moitié avancé ſur la ſcene.

COLIN, FANCHETTE.

DUO.

FANCHETTE.

NON, non, je ne veux pas.

COLIN.

Hé, mais, jarni, par quel caprice!
A mon cœur plein de tes appas
Peux-tu faire cette injuſtice ?

FANCHETTE.

Laiſſe-moi, Colin.

COLIN.

Donne-moi ta main.

FANCHETTE.

Non, non; laiſſe-moi, Colin.

COLIN.

Si, ſi, donne-moi ta main.

Enſemble.

F. Mais finis donc,
C. Non, non, non.
F. Finis donc.
C. Non.

Par la jarni, je t'aime, & je veux t'en donner des preuves.

FANCHETTE.

Air : *Eh rli, & rlan.*

Colin, il faut de la prudence,

COLIN.

Hé ! ventrebleu, j'ai de l'amour;
Oui, je veux malgré ta défenſe,
Le dire à chaque inſtant du jour:
Sous tes loix, mon ame enrôlée,
D'un pas vainqueur & triomphant,
Eh rli, & rlan,
Prétend marcher meche allumée,
Eh rlan tan plan,
Tambour battant.

FANCHETTE.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Tu parles toujours en Soldat.

COLIN.

C'eſt que nous avons du ſervice.
N'ai-je pas ſoutenu l'Etat
Pendant trois mois dans la Milice !

FANCHETTE.

Et l'on t'a réformé cependant.

COLIN.

C'eſt qu'on avoit peur que je ne devinſſe trop grand.

FANCHETTE.

Prends garde qu'on ne te donne encore ton congé.

COLIN.

Qu'appelles-tu, mon congé.

FANCHETTE.

Not'maître ne cherche qu'une occaſion pour te renvoyer ; ne t'apperçois-tu pas, depuis quelque temps qu'il eſt toujours grondeur quand il te parle, de mauvaiſe humeur ?

COLIN.

Je ne l'ai jamais vu trop agréable.

FANCHETTE.

Hier il étoit ſous la treille, & je l'épiois ſans qu'il me vît ; il étoit agité, frappoit du pied : ce milicien me deplaît, diſoit-il ; c'eſt un pareſſeux, un railleur, il me débauche Fanchette, faut que je le chaſſe.

COLIN.

Comment, tu crois qu'il eſt amoureux de toi à ſon âge ?

FANCHETTE.

Dame oui.

COLIN.

Quelles preuves en as-tu ?

FANCHETTE.

Beaucoup.

AIR.

C'eſt un propos ; c'eſt un regard
Que je remarque par hazard ;
Mais malgré ſes tendres diſcours,
Quand il ſoupire,
Il me fait rire

De ses amours.
Si je cours, il est le premier
A s'empresser pour m'égayer :
Mais l'ardeur lui manque soudain ;
Et son courage,
Glacé par l'âge,
Reste en chemin.
Lorsque j'essaye une chanson,
S'il veut entrer à l'unisson,
Notre duo prouve d'abord
Que la vieillesse
Et la jeunesse
Vont mal d'accord.

COLIN.

Comment ce vieux reître ose venir en maraude sur un terrein que je conserve? ah mille yeux! je veux !...

FANCHETTE *l'arrêtant.*

Que veux-tu faire?

MARTIN *dit dans la coulisse.*

Oui, oui, j'irai, j'irai.

COLIN *prêtant l'oreille & prenant ses outils.*

Je vais me mettre à l'ouvrage.

FANCHETTE.

Tu as raison, voilà not' maître; travailles, Colin, travailles, & s'il te gronde, ne réponds rien; entends-tu, mon ami?

COLIN.

Va, ne crains rien, laisse-moi faire.

SCENE. II.

MARTIN, COLIN, FANCHETTE.

MARTIN, *avec un paquet de cerceaux & d'oziers.* (*d'un ton grondeur.*)

QUe fait-on-ici?

AIR : *Tonrelon ton ton.*

A travailler, toujours je vois Fanchette.

FANCHETTE.

Ah not' maître, vous ne sauriez croire comme nous nous occupons quand vous n'y êtes pas !

MARTIN *continuant l'air.*

C'est fort bien fait . . . Que hâche ce fripon ?

COLIN.

Not' bourgeois c'est un cerceau que je . . .

MARTIN *l'interrompant :*

Tais toi. *Poursuivant l'air :*

L'aimable enfant. Ah! qu'elle est gentillette!

COLIN.

Mais ce n'est pas gibier pour un barbon.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu dis ?

COLIN.

Je chante. *Il achève l'air.*

Ton relon ton ton,
Tontaine, ma tontaine,
Ton relon ton ton,
Tontaine ma tonton.

MARTIN.

Je ne veux pas que tu chantes.

COLIN.

Comment je. . . .

MARTIN.

Je ne veux pas que tu parles.

COLIN.

Ni parler, ni chanter ?

MARTIN.

Non, je veux que tu travailles.

COLIN *chantant.*

Travaillons, travaillons de bon courage.

MARTIN.

Mais je crois que tu te mocques de moi!

FANCHETTE *à Colin à part.*

Tais-toi donc.

MARTIN *à Colin sans écouter Fanchette.*

Qu'as-tu fait pendant que j'etois dehors? voyons: la futaille de M. Simon, est-elle chez lui?

COLIN.

Elle est prête à revenir.

MARTIN.

Le baquet de la commere Jeanne.

FANCHETTE.

Je l'ai rapporté, not' maître.

MARTIN.

D'où vient ce coquin n'y alloit-il pas?

COLIN.

Eh pargué! je faisois l'ouvrage de sa boutique.

MARTIN.

L'ouvrage de la boutique? l'ouvrage de la boutique? ... tiens fainéant, regarde; ne voilà-t-il pas le cuvier de pere Sep? ce cuvier qu'on attend! ce cuvier qu'on me redemande depuis huit jours! ce cuvier qui... que.... pourquoi n'est-il pas fini? dis?

COLIN.

Eh! là, là, ne vous échauffez pas tant;

FANCHETTE *à part.*

Il ne se taira. (*à Martin.*) Regardez-moi-donc not' maître, (*elle lui passe la main sous le menton.*) je parierois que vous avez fait votre barbe aujourd'hui.

MARTIN.

Pourquoi cela?

FANCHETTE.

C'eſt que je vous trouve beau comme tout.

MARTIN, *riant & prenant la main de Fanchette.*

Tout de bon, mon petit chat.

COLIN *chante d'un ton ironique & chargé.*

Ah ! le bel oiſeau vraiment. . . .

MARTIN.

Encore ? voilà un coquin qui aime terriblement à chanter !

FANCHETTE.

Eh ! laiſſez-le chanter, travaillez un peu avec nous pour nous donner courage.

MARTIN.

Eſt-ce que ça te feroit plaiſir.

FANCHETTE.

Oh ! beaucoup.

COLIN.

Vous chanterez bien auſſi un petit air not' bourgeois, vous qui chantez tous les dimanches au lutrin.

MARTIN.

Tu ne te tairas pas.

FANCHETTE.

Il a raiſon ; chantez quelque choſe, votre voix me réjouit comme le violon du Ménétrier.

MARTIN.

Tu veux que je chante? moi, moi.

FANCHETTE.

Oui ; & nous ferons Chorus.

MARTIN, *ôte ſon habit, reſte en veſte pour travailler.*

Allons donc.

TRIO.

» C'eſt pour le Dieu du vin
» Qu'il faut nous mettre en train.

„ A l'ouvrage livrons-nous gaîment,
„ En attendant qu'un doux inftant
„ De nos peines nous dédommage.
„ A grands coups,
„ Hâtons-nous,
„ Signalons notre courage,
„ Demain, l'Amour
„ Aura fon tour.

Enfemble.

FANCHETTE.	MARTIN.	COLIN.
Bis. Travaillons ardemment, Demain, l'Amour Aura fon tour.	Travaillons ardemment : Pan, pan, pan, pan, Demain ; l'Amour Aura fon tour.	Travaillons ardemment ; Patapan, patapan ; Demain, l'amour Aura fon tour.

MARTIN *feul.*

„ Climene, au cabaret,
„ Vit un jour Colinet.
„ La bergere voulut fe fâcher ;
„ Mais l'Amant, fans s'éffaroucher,
„ Lui dit, en lui donnant un verre :
„ Paix, tais-toi,
„ Si je bois,
„ C'eft à ta fanté, ma chere ;
„ Demain, l'amour
„ Aura fon tour.

TRIO.

„ Travaillons ardemment, &c.
„ Demain, l'Amour aura fon tour.

MARTIN.

Oh ! ça Fanchette ! c'eft à toi maintenant. Dis-moi quelqu'une de ces jolies chanfons, que tu chantes, quand tu es fous l'ormeau avec tes compagnes ?

FANCHETTE.

Ah volontiers ! laquelle aimez-vous mieux.

MARTIN.

Eh, celle que j'entens fi fouvent, qui dit (*il*

chantonne) elle me paroît toujours nouvelle, quand c'eſt toi qui la chante.

FANCHETTE, *chante avec lenteur.*

Il étoit une fille d'honneur.

MARTIN.

Non, c'eſt pas ça. Elle n'eſt pas mauvaiſe celle-là, mais c'eſt une plus nouvelle.

FANCHETTE, *chantant bien fort.*

Les oiſeaux de ce bocage . . . .

MARTIN.

Oh! ce n'eſt pas encore ça: il n'y a point d'oiſeaux dans celle que je veux dire, ça commence par un verger . . . dans un amour, & puis un jardin de fillettes. . . ſur des raiſins.

FANCHETTE. (*chante comme il faut.*)

„ Dans un verger, Colinette

MARTIN.

Oh! oh! pour le coup, la voilà, la voilà.

ARIETTE N° I.

„ Dans un verger, Colinette
„ Vit un jour de beaux raiſins;
„ Elle ſe croioit ſeulette,
„ Vîte, elle y porta la main.
„ Prenez garde, Colinette,
„ L'amour veille en ce jardin.

„ Dans un coin, comme en un gîte,
„ Le fripon l'attendoit là;
„ Il ſaiſit ſa main bien vîte,
„ Et de ſon arc la bleſſa;
„ La pauvre fille, interdite,
„ Fit un cri, puis ſoupira.

„ Ah! ah! dit-il ma poulette,
„ Vous venez donc vendanger?
„ La faute, belle indiſcrete,
„ Va vous donner à ſonger;

„ En vendange, une fillette,
„ Court ſouvent plus d'un danger.

MARTIN.

Comme c'eſt chanté! ça me pénetre juſqu'au fond du cœur ; faut que je t'embraſſe pour te récompenſer. *Il veut l'embraſſer.*

COLIN *ſe mettant au-devant.*

Not' Bourgeois, vla mon maillet qui ſe démanche.

MARTIN *le repouſſant avec colere.*

Eh, vas-t'en au Diable avec ton maillet; raccommode-le.

FANCHETTE.

Nous irons demain à la fête, n'eſt-ce pas?

MARTIN.

Oui, oui, nous deux, ma petite..... mais voyez cet inſolent.

FANCHETTE.

Oh! comme nous danſerons, comme nous chanterons, not' Maître; eſſayons un rigodon pour nous mettre en train. (*Elle le prend par la main & chante.*)

Allons danſer ſous les ormeaux.....

MARTIN.

Oui, oui, nous danſerons demain, pour le préſent j'ai autre choſe à faire. J'ai promis en rentrant d'aller chez le voiſin pour mettre une piece en perce; Fanchette, pendant ce temps-là, vas tricotter au jardin, vas, mon enfant, vas....

FANCHETTE.

Mais je ſuis bien ici :

MARTIN.

Non, fais ce que je te dis, j'ai mes raiſons pour cela... vas, vas, mon petit chat... Tu empêche-

ras les poulles de gratter dans le jardin, entends-tu ? (*à Colin*) & toi, travaille, ou morbleu.

COLIN, *ſans l'écouter.*

Y allons danſer ſous les ormeaux.

SCENE III.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

COlin, Colin, eſt-il parti ?

COLIN.

Oui, viens, viens.

FANCHETTE,

Tiens comme nous allons demain à la Fête, prends ce ruban dont une Dame m'a fait préſent l'autre jour : je l'ai reçu à ton intention, pare-t-en à la mienne.

COLIN.

Eſt-il bien vrai, que ce ſoit d'une Dame.

FANCHETTE.

Oh pour cela oui je t'aſſure ! c'eſt de cette Dame, à qui je vais ſouvent porter des fruits.

COLIN.

Écoute Fanchette... C'eſt que...

FANCHETTE.

Quoi, c'eſt que... eſt-ce que tu aurois déja dela jalouſie ?

COLIN.

Oh que Nenni ! ça te feroit venir l'idée de m'en donner.

FANCHETTE.

Ah ça Colin, pendant que nous ſommes ſeuls,

dis-moi comment ferons-nous pour nous marier?

COLIN.

Eh pardi comme les autres : qu'eſt-ce qu'il y a donc là de difficile.

FANCHETTE.

C'eſt que not' maître n'y conſentira jamais.

COLIN.

Ah faudra bien qu'il y conſente : après tout, eſt-il ton pere, eſt-il ta mere.

FANCHETTE.

Non, mais depuis que je les ai perdus, c'eſt lui qui m'éleve, & je n'aurai jamais la force de réſiſter à ſa volonté.

COLIN.

Ah, je lui parlerai, moi, laiſſe faire.

FANCHETTE.

Tu n'es pas aſſez raiſonnable; tu gâterois tout.

COLIN.

Aimes-tu mieux l'épouſer.

FANCHETTE.

Nenni vraiment.

COLIN.

Eh bien, dame arrange donc ça : tu dis qu'il veut de toi pour ſa femme, qu'il ne voudra pas que tu ſois la mienne; tu voudrois bien m'épouſer, & tu ſerois fachée de le mécontenter.

FANCHETTE.

C'eſt qu'il faudroit trouver quelque moyen de le déterminer, ſans que ça vint tout-à-fait de nous.

COLIN.

Attends; par ma foi tu me fais ſonger à une choſe qui peut nous ſervir.

FANCHETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, voyons.

COLIN.

Maître Martin doit de l'argent à mon oncle Gervais le meunier, tu ſais qu'il eſt dans nos intérêts.

FANCHETTE.

Eh bien?

COLIN.

Eh! bien laiſſe-moi faire... je ne t'en dis pas d'avantage.

FANCHETTE.

Et moi, la premiere fois qu'il me défendra de te parler, je lui dirai tout ce que je penſe.

COLIN.

Je ſuis d'avis d'aller chez mon oncle.

FANCHETTE.

Non, il ſera aſſez tôt quand ta journée ſera faite; je m'en vais bien vîte, de peur que n'ot' maître ne revienne & ne nous trouve enſemble. Adieu, Colin.

COLIN.

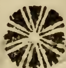
Adieu Fanchette, laiſſe-moi donc ſeulement baiſſer ta main.

FANCHETTE.

Tantôt, tantôt, ſonge ton á ouvrage.

COLIN.

Ha! qu'elle eſt gentille; tatigué je ne me ſens pas d'aiſe.



SCENE IV.

COLIN *seul.*

ARIETTE.

„ QUand je vois Fanchette,
„ Certain je ne sais quoi
„ Me met tout hors de moi.
„ Quand je vois fanchette,
„ Je regrette
„ De ne pouvoir toujours
„ Parler de mes amours. (*Fin.*)

„ La chose la plus belle
„ Est un joli minois;
„ Sa vue est toujours nouvelle,
„ Même après cent fois.
„ Auprès d'une fille.
„ Gentille,
„ Le cœur s'en va,
„ Et l'on a
„ Du plaisir à cela.

Quand je vois Fanchette, &c.

SCENE V.

MARTIN, COLIN.

MARTIN *dans la coulise.*

FAnchette?

COLIN.

Voyez-vous, toujours Fanchette.

MARTIN.

MARTIN.

Colin, où eſt Fanchette.

COLIN.

Divertiſſons-nous à l'impatienter.

Air : *Branle de village.*

En revenant de Charenton,
Promenez-vous belle,
Promenez-vous donc.

MARTIN.

Colin!

COLIN.

Au diable. (*Il continue le couplet* :)

Je rencontris la belle Fanchon,
En pet-en-l'air, en Jupon rond,
Sautant, chantant, la petite chanſon.
D'où venez-vous,
Promenez-vous,
Promenez-vous Dame,
D'où venez-vous dame,
Promenez-vous donc.

MARTIN, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Chanteur maudit, m'écouteras-tu.

COLIN.

Ah, c'eſt vous Bourgeois? eh, quel diable vous criez comme un diable.

MARTIN.

Pourquoi ne me répons-tu pas quand je te parle.

COLIN.

Pourquoi m'interrompez-vous quand je travaille, j'étois dans l'enthouſiaſme; encore un coup de verlope & je vous finiſſois une douve d'un propre . . . .

MARTIN.

Il n'eſt pas queſtion de cela.

COLIN.

J'aurois donné ſix francs pour que cette douve fût finie à mon goût.

MARTIN.

Je te dis encore une fois qu'il n'eſt pas queſtion....

COLIN.

Voyez quel tour cela prenoit, quelle grace, quelle délicateſſe!

MARTIN.

Veux-tu te taire.

COLIN.

Morbleu après cela je ne travaille plus, & jette tout au diable.

(Il jette ſon ouvrage ſur les jambes de Martin.)

MARTIN.

Aye! .. ce coquin ma eſtropié.

COLIN.

Dame, excuſéz, que ne vous rangiez-vous? C'eſt un reſte du feu de l'action.

MARTIN.

Peſte ſoit de l'action! où eſt Fanchette?

COLIN.

Fanchette? elle n'eſt pas ici!

MARTIN.

Je le ſais bien.

COLIN.

Pourquoi donc me le demandez vous? Laiſſez moi travailler.

MARTIN.

Je te demande en quelle maiſon, en quel endroit, chez quelle perſonne elle eſt allée? c'eſt aſſez m'expliquer? m'entends-tu.

COLIN.

Oh ! oui, cela eſt clair. ſavez-vous bien le jardin de Mr. Perſil ?

MARTIN.

Oui.

COLIN.

Eh ! bien ce n'eſt pas là. Mais au bout de ce jardin, entrez chez Madeleine le Hargeux, qui vous montroit à deux doigts du temps de votre défunte, d'heureuſe mémoire, c'eſt-là, êtes-vous content.

MARTIN.

Oui ! hors tes réflexions qui ſont impertinentes. Mais changeons de propos : j'ai une grace à te demander.

COLIN.

Ha, ha, voyons, de quoi s'agit-il ?

MARTIN.

Il s'agit de décamper d'ici tout-à-l'heure.

COLIN.

Qui ?

MARTIN.

Toi.

COLIN.

Moi, allons donc, vous voulez rire,

MARTIN.

Non, non, je ne ris pas, c'eſt tout de bon.

COLIN.

Vous riez tout en diſant ça.

MARTIN.

Et non, je ne ris pas, c'eſt tout de bon, je te dis, &... tout de bon.

COLIN.

Eh bien, not' Maître, v'là qu'eſt dit, je m'en vas, nous compterons même une autre fois, ſi cela vous fait plaiſir : mais quoique nous nous quittions, ça n'empêche pas que nous ne reſtions amis, n'eſt-ce pas ?

MARTIN.

A la bonne heure, mais que ce ſoit de loin.

COLIN.

Vous ne me refuſerez peut-être pas non plus un petit plaiſir.

MARTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt.

COLIN.

De venir à la nôce.

MARTIN.

A la nôce de qui ?

COLIN.

Eh ! pardi, de Fanchette & de moi.

MARTIN.

Écoute Colin, vois-tu bien ce bras-là ? ſais-tu à peu près ce qu'il peut peſer muni d'un bon bâton.

COLIN.

Non.

MARTIN.

Eh bien s'il t'arrive de dire un mot à Fanchette, je te l'apprendrai, ſouviens-t-en.

COLIN.

Allons donc !

DUO.

MARTIN.	COLIN.
Prends garde à toi;	Comment, à moi !
Crains mon courroux :	Que ferez-vous ?
Morbleu ! ce bras t'étrillera.	Parbleu ! nous verrons ça !

COLIN.

Sans adieu not' maître ; je reviendrai bientôt voir si vous êtes toujours dans les mêmes sentimens. Au revoir bourgeois. (*il part en chantant*)

En revenant de Charenton.

MARTIN.

Reviens, reviens.

SCENE VI.

MARTIN, *seul.*

L'Air goguenard de ce coquin, me donne à penser qu'il s'entend avec Fanchette.... mais non, bannissons cette idée, & puisque j'en suis heureusement débarrassé, remettons-nous avec un peu de vin, de la fatigue qu'il ma causée. J'ai sur moi ma Dame Jeanne. . . ah ! ma pauvre gourde, depuis que je suis amoureux, vous êtes bien négligée ! mais qu'y faire ? tout change, il faut prendre le temps comme il vient.

ARIETTE.

„ Loin des soucis & des allarmes,
„ L'esprit en paix, le cœur joyeux,
„ Autrefois avec mille charmes
„ Le bon vin s'offroit à mes yeux.
„ Lorsque par une chansonnette,
„ Je célebrois un sort si doux,
„ Pour la rendre plus guillerette,
„ Ma gourde y mêloit ses gloux gloux.
„ Aujourd'hui du Dieu de la treille,
„ L'Amour vient d'usurper les droits ;
„ Il triomphe de ma bouteille.
„ Et me force à suivre ses loix.



SCENE VII.

MARTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE *avec gaieté.*

VOus êtes de bonne humeur not' maître, car on vous entend chanter de loin.

MARTIN.

Voici la friponne. (*brusquement*) D'où venez-vous?

FANCHETTE.

De chez Madeleine.

MARTIN.

Qu'avez-vous là?

FANCHETTE.

C'est un gâteau, que Madeleine m'a donné pour goûter avec Colin.

MARTIN.

Et l'avez-vous vû Colin?

FANCHETTE.

Non, vraiment.

MARTIN.

Regardez-moi là; que je voye si vous mentez.

FANCHETTE.

Je ne mens pas, demandez plutôt.

MARTIN, *d'un ton plus doux.*

Écoute Fanchette? ne te fâche pas, car tout ce que j'ai fait jusqu'à présent c'est pour ton bien; je viens de renvoyer Colin, c'est un mauvais sujet, un libertin, promets moi de ne plus revoir ce drôle-là.

FANCHETTE.

Vous avez renvoyé Colin? pourquoi donc quel mal a-t-il fait ?

MARTIN.

Quel mal? il eſt trop jeune d'abord; & puis trop pareſſeux quand je ſuis à la maiſon, & trop éveillé quand je n'y ſuis pas. Enfin, il ſuffit, me déplait.

FANCHETTE.

Mais il eſt plein d'attention pour moi.

MARTIN.

Tant pis morbleu, tant pis, voilà le mal.

FANCHETTE.

Mais voyez le grand mal.

AIR : noté, N°. 2.

FANCHETTE.

„ Près de moi dans la boutique
„ Colin travaille du matin :
„ L'ouvrage fait, il s'applique
„ A cultiver notre jardin.
„ Par fois à la clemiſette,
„ Quand le jour tombe & s'en va,
„ Nous jouons ſous la coudrette :
„ Quel mal trouvez-vous donc là ?

MARTIN.

„ Voilà ce qui me chagrine,
„ Tu ſuis ſouvent ſeule au jardin.
„ Puis, afin qu'il te devine,
„ Tu dis : C'eſt fait, c'eſt fait Colin.
„ Colin accourt : réponds de grace,
„ Qu'arrive-t-il de tout cela ?

FANCHETTE.

„ Je ſuis priſe, il prênd ma place ;
„ Quel mal trouvez-vous donc là ?

„ QUAND je ſuis ici ſeulette,
„ Ne venez-vous pas près de moi
„ Me dire : chere Fanchette,
„ Tiens, je brûle d'amour pour toi ?

„ Colin en agit de même,
„ Puis-je me fâcher de ça ?
„ Comme vous, il dit qu'il m'aime ;
„ Quel mal trouvez-vous donc là ?

MARTIN.

Enfin je ne veux plus que tu lui parles. Fais-moi ce plaisir, ou je me facherai.

FANCHETTE, *d'un air piqué.*

Et s'il vient me parler, lui.

MARTIN.

Fermes-lui la porte au nez.

FANCHETTE.

Si je le rencontre dans la rue.

MARTIN.

Tourne-lui le dos ; fais ce que je te dis, Fanchette, fais ce que je te dis, tu seras ma petite femme, je me ferai beau pour te plaire, je t'aimerai, je te caresserai, je te..... tu baille.

FANCHETTE.

A propos.

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

FANCHETTE.

Maître Persil a envoyé son garçon ici.

MARTIN.

Pourquoi faire ?

FANCHETTE.

Pour vous dire que leur bourgeois arrivoit ce soir, & qu'il falloit lui porter votre mémoire pour être payé de ce que vous avez fourni pour son jardin.

MARTIN.

Parbleu il y assez de temps qu'il me fait attendre.

FANCHETTE.

Il faut y aller ce ſoir.

MARTIN.

Ce ſoir ? allons, ne perdons point de temps, c'eſt de l'argent qui me revient, ſais-tu-à-peu près ce qu'il me doit ?

FANCHETTE.

Non, vous l'avez en écrit là haut.

MARTIN.

Bon, c'eſt un compte qui ſera bientôt fait, voyons.

FANCHETTE.

Vous ſeriez plus tranquille dans votre chambre.

MARTIN, *prend une douve & s'aſſied.*

Quatre tonneaux bien reliés, preſque tout neuf pour recevoir l'eau des puits à quatre francs chacun, ça fait . . . quatre & quatre font huit, 8 & 8. . . Combien ça fait-il ?

FANCHETTE.

8 & 8 font 16.

MARTIN, *tire de ſa poche de la croye & additionne ſur la douve.*

Oui, oui, c'eſt juſte ça fait 16 frans, en 16 poſe 1 avance ſix. . non, non ce n'eſt pas cela.

FANCHETTE.

Vraiment non, ce n'eſt pas cela.

MARTIN.

Tu dis 8 & 8 font 16 n'eſt-ce pas.

FANCHETTE.

Sans doute.

MARTIN.

Eh bien, 8 & 8 . . . font . . . ce n'eſt pas cela non plus, (*il jette le douve par terre*) ce mau-

dit Milicien m'a tout étourdi, je ne sais plus ce que je fais.

FANCHETTE.

Je vous dis encore une fois que vous serez plus tranquille dans votre chambre, il y a une plume & du papier.

MARTIN.

J'y vais, j'expedirai ça tout de suite afin que j'aye encore le temps de travailler à ce cuvier pour passer une heure avec toi, cela te fera-t-il plaisir?

FANCHETTE.

Oui. (*à part*) pendant ce temps-là Colin viendra peut-être.

MARTIN, (*à part*)

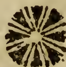
(Elle dit oui, la pauvre enfant m'aime toujours) en attendant, tiens, occupe-toi à ranger la boutique, remets tous ces outils en leur place, balaye ces copeaux, accoutume-toi de bonne heure au ménage.

FANCHETTE.

Allez, allez songez à votre mémoire, & ne perdez pas de temps.

MARTIN.

Si quelqu'un vient me demander, dis que je sommeille, que je ne me porte pas bien, afin qu'on ne m'interrompe pas.



SCENE VIII.

FANCHETTE *seule.*

RECITATIF.

PEndant qu'il est occupé,
Voyons si Colin n'est point aux environs.
Qu'aura-t-il fait?
Dois-je espérer
De le voir bientôt arriver.
J'entends du bruit!
Sans doute, c'est lui-même,
C'est Colin,
O plaisir extrême!
Colin, Colin . ..
Je n'entends plus rien,
Ce n'est pas lui,
Non, je l'appelle en vain,
Qu'il tarde à ma tendresse
De te voir, cher Colin,
Viens, viens à ta maîtresse
Annoncer son destin.
Qu'un doux espoir t'amene,
Qu'il rassure mon cœur,
Et qu'il fasse à ma peine
Succéder le bonheur. *Fin.*
Si l'amour nous rassemble,
S'il protege nos feux,
Si nous vivons ensemble,
Que nous serons heureux;
Nos cœurs enchaînés
Au gré de leurs desirs,
Se verront couronnés
Par la main des plaisirs.



SCENE IX.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE, *d'un air piqué.*

IL ne viendra pas. S'il ſavoit que je l'attends, mais il ne peut pas deviner, comment lui faire ſavoir, où eſt-il ?

COLIN *approche doucement à côté d'elle.*

Me voilà.

FANCHETTE.

Ah ! je t'attendois avec impatience. As-tu vû ton oncle.

COLIN.

Il va venir, où eſt allé Maître Martin ?

FANCHETTE.

Dans ſa chambre faire un mémoire.

COLIN.

Bon ; nous aurons le temps de cauſer enſemble, car j'ai bien des choſes à te dire.

FANCHETTE.

Et moi bien du plaiſir à te voir.

COLIN.

Mais ne nous entendra-t-il pas ? Les jaloux ont l'oreille fine.

FANCHETTE.

Non, non, tu ſais que ſa chambre eſt trop éloignée, & que quand il viendroit, il marche trop péſamment, le bruit nous préviendroit, as-tu dîné ?

COLIN.

Bon, j'avois bien autre choſe à penſer.

FANCHETTE.

Tiens, voilà un gateau & une bouteille de vin dont Madeleine m'a fait préſent, faiſons-en notre petit goûté.

COLIN.

A merveille, (*Il chante.*)

Et y allons gai, &c.

FANCHETTE *lui mettant la main ſur la bouche.*

Tais-toi donc, tu chantes toujours.

COLIN.

C'eſt que je ſuis de bonne humeur, quand je ſuis auprès de toi. (*Il l'embraſſe.*)

FANCHETTE *ſe défendant.*

Eh mais, Eh mais .... finiras-tu donc? Colin, ne badines pas comme cela, ou bien je me fâcherai.

COLIN.

Bon, bon, il n'y a pas de mal, il faut s'égayer.

DUO.

Tu vois ton ſerin dans ſa cache,
S'il eſt ardent, vif & joyeux,
C'eſt qu'il ſait que ſon badinage,
Ses careſſes & ſon ramage
Enchantent l'objet de ſes feux,
Enchantent l'objet de ſes feux.

FANCHETTE.

Mais ſi quelqu'un ouvre ſa cache,
Adieu plaiſir, adieu plaiſir, adieu plaiſir.
Jeu & ramage comme un éclair partira,
Et ſa compagne gémira,
Et ſa compagne gémira,
Et ſa compagne gémira,

Ensemble.

COLIN.	FANCHETTE.
L'oiseau ne sera point volage.	L'oiseau ne sera qu'un volage,
Non, non, ma chere, il restera,	L'oiseau ne sera qu'un volage,
Il restera,	Comme un éclair il partira,
Il ne sera, ne sera point volage,	Adieu plaisir, adieu plaisir,
L'oiseau ne sera point volage.	Adieu plaisir.
Non, non, ma chere, il restera,	Jeu & ramage,
Il restera, il restera, il restera.	L'oiseau ne sera qu'un volage,
	Le perfide s'envolera, s'envolera,
	L'oiseau ne sera qu'un volage,
	Le perfide s'envolera, s'envolera,
	S'envolera.

SCENE X.

COLIN, FANCHETTE, SEP.

SEP *à moitié ivre.*

Fort bien, fort bien, voisins, vive la joie.

FANCHETTE.

Ah ! Ciel ! quel contre-temps, c'est pere Sep; Colin, tâche de le renvoyer.

SEP.

Comment ! est-ce qu'il n'y a personne ici ? eh, garçon, la boutique.

COLIN.

Qu'est-ce que vous voulez, pere Sep ?

SEP.

Ah ! c'est toi, Colin ? Comment te portes-tu mon ami ?

FANCHETTE.

Ne faites pas tant de bruit, & dites doucement ce que vous voulez.

SEP.

Ce que je veux : ma foi, je n'en ſais rien, je ne m'en ſouviens plus, cependant faut bien que je ſois venu pour quelque choſe, car c'eſt tout ſimple ça.

COLIN.

Parlez donc bas.

SEP.

Comment parler bas, eſt-ce qu'il y a des malades ici.

FANCHETTE.

Non, c'eſt que not' maître dort.

SEP.

Il dort; Eh bien, vous veillez vous autres, n'eſt-ce pas ?

FANCHETTE.

Oh ! le vilain homme, il me fait mourir de frayeur.

COLIN.

Eh bien, avez-vous trouvé ce que vous vouliez dire, n'eſt-ce pas votre cuvier?

SEP.

Mon cuvier ! Non, ſi fait ; ah ! c'eſt juſte, je m'ſouviens, oui, c'eſt mon cuvier que je voulois demander à votre maître Martin.

COLIN.

On vous le portera demain, Pere Sep, laiſſez-nous, bon ſoir, allez vous coucher.

SEP.

Comment, bon ſoir, à qui parles-tu, mon ami? Je m'en irai ſi je veux.

COLIN.

A votre aiſe.

SEP.

Et je resterai s'il me plaît.

FANCHETTE.

Vous avez raison, jamais nous ne pourrous nous en défaire.

SEP.

Voilà un plaisant Olibrius, de vouloir envoyer coucher un Syndic de Communauté, Marguillier de la Fabrique, un homme dans l'exercice des charges, honnête homme ce qui est de pis, & quant à l'égard de ça . . . Oh ça, mon petit trognon, un petit baiser pour faire la paix.

FANCHETTE.

Allez, allez, pere Sep, nous nous verrons une autre fois.

SEP.

Vous ne voulez pas! eh bien la liberté, *libertas*, je m'en vas, au revoir.

COLIN.

Oh! par ma foi, nous sommes bien heureux d'en être quitte.

FANCHETTE.

La vilaine chose qu'un ivrogne.

SEP *revenant*.

Dites donc, enfants de la joie, voulez-vous bien permettre d'allumer ma pipe à votre feu.

FANCHETTE.

Ah! le voilà encore, tu as parlé trop tôt.

COLIN.

Mais, pargué ne criez donc pas si fort, Papa?

SEP *élevant la voix*.

Est-ce que je parle haut? Je fais pourtant des efforts pour adoucir ma voix.

FANCHETTE.

FANCHETTE.

Oh ! je m'en vais moi, car il ne finira pas.

SEP.

Reſtez, reſtez donc, la petite mere ; que je ne vous chaſſe pas. (*appercevant la bouteille.*) ah, ah, qu'eſt-ce que c'eſt que ça, du vin ! eſt-il bon, enfants ? Voyons, je ſuis altéré comme tous les diables, voulez-vous bien permettre. (*Il boit.*)

COLIN *à Fanchette qui s'impatiente.*

Mais que veux-tu, Fanchette, vaut mieux le laiſſer faire que de l'obſtiner. Eh bien êtes vous déſaltéré, Patron ?

SEP.

Pas tout-à-fait, mais cela viendra.. qu'eſt-ce que je voulois dire... Oui, ſouvenez-vous de ça je m'en retourne paiſiblement.

COLIN.

Où allez-vous donc, ce n'eſt pas par-là.

SEP, *Frappant d'un bâton.*

Hé, maître Martin ! (*A Colin & à Fanchette qui l'empêchent de frapper.*) taiſez-vous donc ? Si vous faites tant de bruit vous reveillerez le Patron, maître Martin !

FANCHETTE.

Sauve-toi vite Colin, le voici.

COLIN.

Ne t'inquiéte de rien, je vais trouver mon oncle, & je reviens tout à l'heure avec lui. (*il ſort.*)

(*Ici Fanchette prend un ballet & fait ſemblant de balayer la boutique.*)

SEP.

Maître Martin.

SCENE XI.

MARTIN, FANCHETTE, SEP.

MARTIN.

Qui m'appelle, ah! C'eſt toi pere Sep.

SEP.

Oui me v'là.

MARTIN.

Eh bien, Comment va-t-il not' ancien.

SEP.

Comme ça Cahin, Caha.... mon cuvier.

MARTIN.

Ma foi, je deſcends exprès pour le finire, demande à Fanchette.

FANCHETTE.

Oh pour ça oui.

SEP.

Dépêche-toi, en attendant, je vais chez le voiſin faire tirer bouteille, je payerons chacun chopine.

MARTIN.

Oui, c'eſt bien dit, va faire tirer bouteille.

SEP.

Ne va pas me faire croquer le marmot, entends-tu ?

MARTIN.

Eh ! non, non, va toujours, je ſuis à toi (*Sep ſort.*) allons, Fanchette, aide-moi à mettre ce cuvier en place, que je le finiſſe en dedans, voyez comme tout cela eſt propre,

comme tout eſt arrangé, voilà ce qui s'appelle une bonne ménagere, ah! quel plaiſir j'aurai quand tu ſeras ma petite femme.

FANCHETTE.

Nous n'en ſommes pas encore là.

MARTIN.

Non, mais nous y viendrons.

FANCHETTE.

Ah! peut-être.

MARTIN.

Pourquoi? Eſt-ce que tu ne me trouve pas aſſez beau.

FANCHETTE.

Je ne dis pas cela.

MARTIN.

Voudrois-tu que je fuſſe plus jeune?

FANCHETTE.

Non, non.

MARTIN.

Plus riche?

FANCHETTE.

Tenez, je ne vous en aimerois pas d'avantage.

MARTIN.

Voilà parler, oui, ma Reine, contentement paſſe richeſſe; mais l'un & l'autre ſont bons, & ne t'inquiette de rien, tu trouveras avec moi le plaiſir & le profit, compte ſur ma parole. (*Il entre dans le cuvier.*)





SCENE XII.

COLIN, FANCHETTE, MARTIN.

COLIN.

Fanchette, eſt-il ici ?

FANCHETTE.

Il eſt là dedans.

MARTIN.

J'ai pourtant bien fait de mettre Colin à la porte.

FANCHETTE.

Et ton oncle ?

COLIN.

Mon oncle me ſuit.

MARTIN.

Oh ! je l'empêcherai bien dorénavant de mettre les pieds dans ma boutique . . . Fanchette, tu ne dis mot, raconte-moi donc quelque hiſtoire en attendant que j'ai fini mon ouvrage.

FANCHETTE.

Je fais une chanſon nouvelle, mais je n'oſe pas vous la dire.

MARTIN.

Pourquoi ?

FANCHETTE.

C'eſt qu'elle eſt ſur Jacques le Tonnelier.

MARTIN.

Qu'importe, à cauſe que c'eſt un confrere. Chante, chante toujours.

FANCHETTE.

AIR N°. 3.

Un Tonnelier vieux & jaloux
Aimoit une jeune Bergere,
Il vouloit être ſon époux:
Mais il n'avoit pas ſu lui plaire.
Lubin, Berger jeune & bien fait,
Courtiſoit la Belle en ſecret:
Travaillez, travaillez, bon Tonnelier,
Raccommodez votre cuvier.

MARTIN.

Elle eſt par ma foi bonne celle-là. Chante; chante.

FANCHETTE.

Un jour dans le fond d'un cuvier
Travailloit cet amant antique,
Lubin habile à l'épier,
Entre auſſitôt dans la boutique,
Et par les plus tendres diſcours,
Charme l'objet de ſes amours.
Travaillez, &c.

MARTIN *riant.*

Fort bien, fort bien, ah, ah, ah, allons, chante, chante toujours.

FANCHETTE.

Le jaloux ne ſoupçonne rien,
Et ſon ouvrage ſeul l'occupe:
Mais Lubin ſait uſer très-bien
Du temps que lui donne ſa dupe,
Et de ſa maîtreſſe à l'inſtant
Il baiſe la main tendrement.
Travaillez, &c.

MARTIN.

Eh! bien, eſt-ce là tout, eſt-ce qu'il n'y a plus rien?

FANCHETTE.

Si fait, ſi fait.

MARTIN.
Eh bien chante, chante toujours.

FANCHETTE.

L'amant charmé de ſon deſtin,
Se plaiſoit à ce badinage,
Et peu ſatisfait d'une main,
Il vouloit oſer davantage,
Aux oreilles du vieux jaloux
Il prit un baiſer des plus doux,
Travaillez &c.

MARTIN.
Travaillez, bon, (*Il ſort du cuvier & apperçois Colin.*) qu'eſt ce que tu fais là coquin.

COLIN (*le contrefaiſant.*)
Chante, chante.

MARTIN.
Ah! double traître, je vais t'apprendre à chanter.



SCENE XIII.

GERVAIS, MARTIN, FANCHETTE, COLIN.

GERVAIS.
QU'eſt-ce que c'eſt que tout cela, qu'eſt-ce qu'il y a donc.

MARTIN.
Ah! maître Gervais, je ſuis aſſaſſiné, votre coquin de neveu m'a fait damner aujourd'hui: aidez-moi à le roſſer.

GERVAIS.

Doucement maître Martin n'embrouillons point les moutures, parlons d'une affaire qui me regarde & puis nous viendrons à la vôtre.

MARTIN.

Volontiers, pourvu que...

GERVAIS.

Vous me devez cent écus, Maître Martin.

MARTIN.

Cela eſt vrai (quel diable vient-il me demander) votre coquin de neveu m'a fait.....

GERVAIS.

Votre billet eſt échu depuis long-temps, je veux être payé.

MARTIN.

En vérité ſi j'ai un ſol.

GERVAIS.

Arrangez-vous, il me faut de l'argent, & tout-à-l'heure, ou demain exécuté.

MARTIN.

Encore un coup, je vous dis que je n'ai pas un ſol.

GERVAIS.

Tant pis, nous vendrons vos meubles, votre ſerviteur, Maître Martin, à demain.

MARTIN.

Quel embarras! mais écoutez donc.

GERVAIS.

Que voulez-vous que j'écoute, c'eſt de l'argent qu'il me faut.

MARTIN.

Mais on peut s'arranger, je ſuis honnête homme après tout.

GERVAIS.

C'eſt ce qu'il faut voir.

COLIN.

Mon oncle, Maître Martin dit qu'il eſt honnête homme, mais il n'a point d'argent, cela eſt aſſez commun; tenez, faiſons une choſe. V'là Fanchette qui me ſervira de nantiſſement, que Maître Martin me la donne en mariage, je me charge de ſa dette.

MARTIN.

Comment, comment! coquin?

GERVAIS.

Un moment, mais cette propoſition-là me paroît aſſez raiſonnable, Maître Martin.

MARTIN.

Comment, il faudra que je perds Fanchette.

GERVAIS.

Aimez-vous mieux aller en priſon, après toutes réflexions faites, j'aime mieux mon argent, ſerviteur.



QUATUOR.

FANCHETTE.

Voyez l'entêtement,
S'obstiner méchamment,
S'obstiner méchamment,
Lorsqu'il pourroit incessamment
Mettre fin à leurs différends,
Voyez l'entêtement,
S'obstiner méchamment,
S'obstiner méchamment,
Lorsqu'il pourroit en ce moment,
Mettre fin à leurs différends,
Lorsqu'il pourroit en ce moment,
Mettre fin à leurs différends,
Mettre fin à leurs différends.

COLIN.

Si vous donnez du temps,
Du temps,
Vous perdez votre argent,
Vous perdez votre argent,
Il faut payer absolument,
Ou bien votre consentement,
Si vous donnez du temps,
Vous perdez votre argent,
Vous perdez votre argent,
Il faut payer absolument,
Ou bien votre consentement,
Si vous donnez du temps,
Il faut payer absolument,
Ou bien votre consentement,
Ou bien votre consentement.

GERVAIS.

Moi, vous donner du temps.
C'est prier vainement
C'est prier vainement.
Il me faut mon argent comptant.
Ou bien en prison sur le champ,
Moi vous donner du temps!
C'est prier vainement,
C'est prier vainement,
Il me faut mon argent comptant,
Ou bien en prison sur le champ.
Moi vous donner du temps!
C'est prier vainement,
C'est prier vainement,
Il me faut mon argent comptant,
Ou bien en prison sur le champ,
Ou bien en prison sur le champ,
Plus les fraix que vous payerez,
Et l'arrêt contradictoire,
Les délais sont expirés,
J'ai levé l'exécutoire,
L'exécutoire,
J'ai levé l'exécutoire,
J'ai levé l'exécutoire.

MARTIN.

Attendez quelque temps,
Et vous serez content,
Et vous serez content,
Car je ne puis en ce moment,
Je ne puis payer sans argent;
Attendez quelque temps,
Et vous serez content,
Et vous serez content,
Car je ne puis en ce moment,
Je ne puis payer sans argent:
Attendez quelque temps,
Et vous serez content,
Et vous serez content,
Car je ne puis en ce moment,
Je ne puis payer sans argent,
Car je ne puis en ce moment,
Je ne puis payer sans argent,
Je ne puis payer sans argent;
C'est une Mere à boire,
C'est une Mere à boire.

MARTIN.

J'enrage! les traîtres m'ont joué.... la friponne ne m'aime point..... l'épouſer malgré elle..... il m'en arriveroit quelque malheur, allons, Maître Gervais, plus de procès, ſoyons bons amis.

GERVAIS.

Conſentez-vous ?

MARTIN.

Oui. Je gagne cent écus pour ne pas faire une ſottiſe, il y a plaiſir de devenir ſage à ce prix-là.

GERVAIS.

Oh ! pour le coup je ſuis charmé de vous voir raiſonnable.



SCENE XIV. *& derniere.*

SEP, *& les précédents.*

SEP *ivre.*

HÉ, Maître Martin ? eh bien ! qu'eſt-ce donc que tout cela ? Eſt-ce qu'il convient d'expoſer un honnête homme comme moi, à boire deux chopines tout ſeul au cabaret comme un ivrogne.

MARTIN.

Dans le moment nous allons les boire enſemble, ſont-elles tirées ?

SEP.

Qu'appelles-tu tirées, mais je crois que je les ai bu.

MARTIN.

Eh bien nous en boirons deux autres.

SEP.

Que tu payeras ?

MARTIN.

Oui, je gagne cent écus, je peux bien payer bouteille.

GERVAIS.

Il a raiſon, je veux en être auſſi.

SEP.

En ce cas, je vais faire tirer pour cent écu de vin.

MARTIN.

Eh ! non, non.

GERVAIS.

Laiſſez-le faire, je me charge de tout cela.

MARTIN.

A la bonne heure.

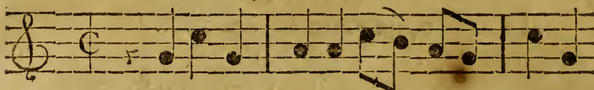
GERVAIS.

Allons, eufants, à demain la nôce.

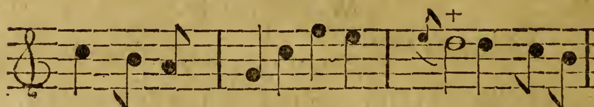


VAUDEVILLE.

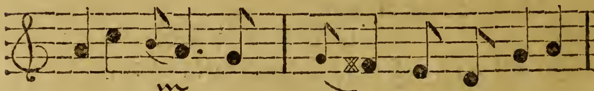
COLIN.



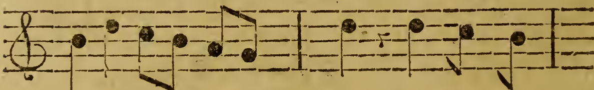
Auprès d'un tendron à vo - tre â - ge



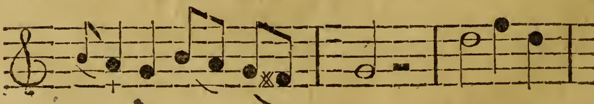
ra - re - ment on peut réuſ - ſir, le travail



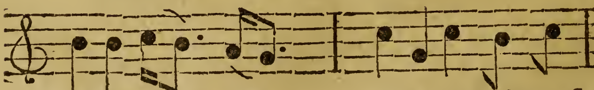
eſt fort en mé - na - ge la peine



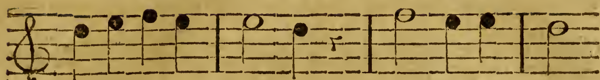
paſſe le plai - ſir la peine



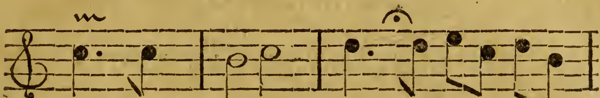
paſſe le plai - ſir. Mais avec



moi que rien ne laſſe dont l'âge eſt



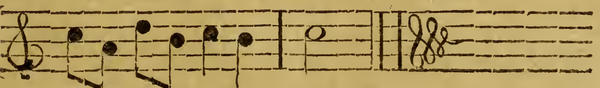
peu fait au loi - ſir Fa - cile - ment



la peine paſſe, il ne



reſte que le plai - ſir que le plai -



ſir que le plai - ſir.

GERVAIS.

Quand ma femme voit l'eau trop baſſe,
Et mon moulin prêt à tarir,
Elle boude, fait la grimace,
Sa peine paſſe le plaiſir;
Mais quand le printems fond la glace,
Et que l'eau commence à groſſir,
Ma femme rit, la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir,

FANCHETTE.

Mon cœur ne veut point de partage,
Songe toujours à me chérir,
Souvent lorſqu'on eſt en ménage
La peine paſſe le plaiſir:
Mais après un peu de diſgrace,
L'amour ſe fait bien mieux ſentir,
Quand on s'aime la peine paſſe
Il ne reſte que le plaiſir.

SEP *ivre.*

S'tilà qu'eſt fin n'eſt pas un Claude,
Car la femme eſt un boute en train,
Qui ne penſe qu'à donner, comme dit s'tautre,
Que d'la peine pour ſon plaiſir;
Mais j'bois toujours ſans qu'ça paroiſſe,
Si par haſard Margot le voit,
Je la careſſe, ſon humeur paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

MARTIN.

Quand un Auteur cherche ſans ceſſe
Les moyens de vous divertir,
Et qu'il voit chanceler ſa piece,
La peine paſſe le plaiſir;
Mais devant vous s'il trouve grace,
Et ſi vous daignez l'applaudir,
Au même inſtant ſa peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

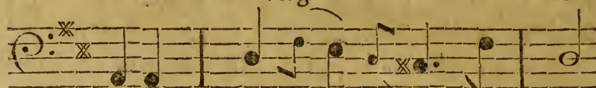


AIRS

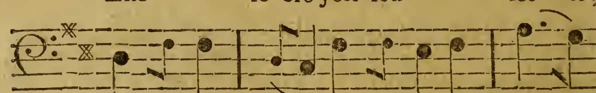
DU TONNELIER.

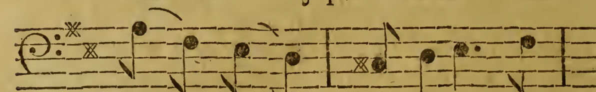
N°. 1.

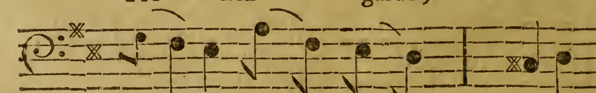


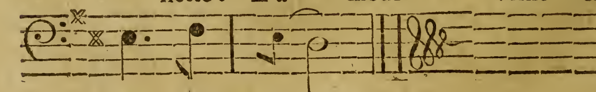












N°. 2.



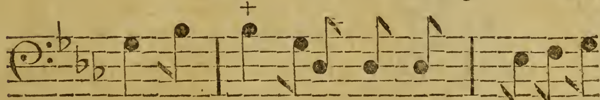
Près de moi, dans la bou-



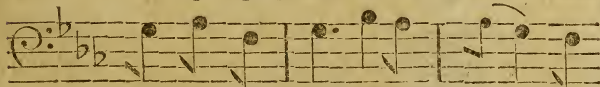
tique, Colin tra - vail - le



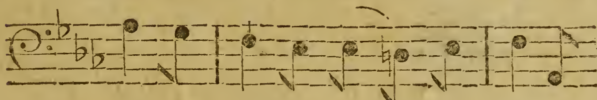
du ma - tin. L'ouvrage fait,



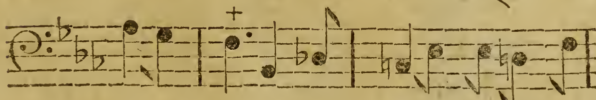
il s'ap - plique A cul-ti - ver no-



tre jar - din, Par fois à clig-

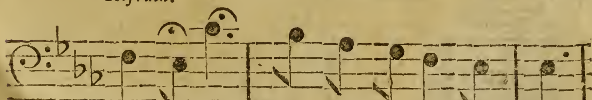


ne mu - ſet-te, Quand le jour tour-



ne & s'en va, Nous jouons ſous la cou-

Refrain.



drette. Quel mal trouvez-vous donc-là?

N°. 3.

Un Tonne - lier vieux & ja - loux ai-

moit u - ne jeune Ber-ge-re : Il vouloit

être fon é - poux : Mais il n'a - voit pas

fçu lui plaire. Lubin, Ber - ger jeu- ne

& bien fait Cour - ti - foit la Belle en

fe-cret : Travail - lez, tra - vail - lez,

bon Tonne - lier, raccommo - dez votre

cu - vier.

FIN.